IX

LES PARADIS ORIENTAUX D'AMMIEN MARCELLIN

par Jean-Denis BERGER
Maître de Conférences à l'Université de Paris IV-Sorbonne

SOMMAIRE. — *Les conceptions que se font* ***Ammien Marcellin*** *et* ***Quinte-Curce*** *des lieux paradisiaques sont comparables. Leur rêverie les pousse à rechercher le paradis dans des régions toujours plus* ***orientales****. Quinte-Curce y est conduit par le récit historique de la marche d'Alexandre vers l'Inde, Ammien par son évocation de la campagne de Julien contre les Perses, mais surtout par celle de l'Asie en 23.6. On aboutit ainsi à une sorte de géographie paradisiaque ; mais tandis que, chez Quinte-Curce, le lieu le plus paradisiaque, c'est-à-dire l'oasis de Siwa, fait encore partie de l'univers gréco-romain, chez Ammien, ce lieu est totalement extérieur à cet univers : c'est la* ***Serica****, dont l'évocation relève de l'utopie plus que de la description géographique ou historique.*

EPITOME. — *Die Konzeptionen, die* ***Ammianus Marcellinus*** *und* ***Curtius*** *der paradiesischen Orte sich machen, sind vergleichbar. Ihre Träumerei führt sie dazu, das Paradis immer in* ***Ost-Regionen*** *zu suchen. Curtius wird dort durch die historische Erzählung des Feldzugs von Alexander nach Indien, Ammian durch seine Erzählung des Feldzugs von Julian gegen die Perser, und insbesondere durch seine Beschreibung Asiens in 23, 6. geführt. Man gelangt so zu einer Art von paradiesischen Geographie ; aber, während bei Curtius der paradiesischste Ort, das heißt die Oase von Siwa, noch zum griechisch-römischen Universum gehört, ist bei Ammian dieser Ort total außerhalb dieses Universums : es ist die Serica, deren Vorstellung mehr auf die Utopie als auf die historisch-geographische Beschreibung sich bezieht.*

Les pages qui suivent risquent de décevoir certains lecteurs, car, malgré le titre de cet article, il y sera peu question des « paradis » perses au sens où on l'entend depuis Xénophon, lorsque celui-ci évoquait le « paradis » de Cyrus à Sardes [1] — c'est-à-dire une résidence royale entourée d'un parc de chasse et de jardins d'agrément (*pardesh* en langue perse). Ammien, en effet, ne mentionne que très peu ce type de résidence, et cet article serait très court si on se limitait à ce sens premier du mot paradis. Je parlerai surtout de paradis encore plus exotiques et parfois plus lointains que ne le sont les *pardesh* du Grand Roi.

Dans ses *Res gestae,* Ammien n'évoque en fait qu'un seul « paradis » à la mode perse, peut-être deux — tous deux au cours de la campagne de 363.

1. *An*. 1, 2, 7 ; *Œc*. 4, 20 sqq.

a) 24, 5, 1-2[2] : après la prise de Mahozamalcha, l'armée de Julien est arrivée dans les environs de Ctésiphon. Elle trouve sur son chemin « des bois et … de plantureuses campagnes aux plantations variées. On y découvrit une résidence royale construite à la romaine… Il y avait aussi… un vaste terrain circulaire, enclos d'une enceinte en palissade et contenant des fauves destinés aux plaisirs du roi ». Les soldats romains se firent un plaisir de les tuer, mais Julien ordonna d'épargner le palais. Ce lieu est à coup sûr un *pardesh*, bien que la résidence soit bâtie « à la romaine » : cette expression signifie en fait qu'elle appartient au style hellénistique resté en vogue dans le royaume parthe ; peut-être même les bâtiments, dans leur gros œuvre et dans leur décor, remontent-ils à l'époque des Séleucides. En effet, la mode des paradis perses a survécu à la fin des Achéménides, comme elle a survécu à celle des Sassanides, et s'est pérennisée dans les jardins persans — et pas seulement persans — de l'époque islamique. Selon Quinte-Curce, Alexandre avait aimé les domaines royaux dont il avait pris possession au cours de sa marche vers l'Orient, et leur description correspond tout à fait à ce que dit Ammien des paradis sassanides[3] ; mais le conquérant n'avait sans doute pas eu le temps d'aménager lui-même de tels parcs. Ce furent donc les Séleucides qui prirent la suite des Achéménides : on sait grâce à Plutarque que Seleucos I^er^, en 285 av. J.-C., offrit à Démétrios Poliorcète, son prisonnier, un paradis à la mode perse, avec des fauves[4]. Mais, si ce paradis pouvait remonter à l'époque achéménide, il est naturel que les rois hellénistiques en aient créé d'autres qui comportent des constructions et un décor approprié au goût grec du temps.

Ainsi donc, ce type de résidence évoqué par Ammien *(regia)*, entouré d'un vaste parc circulaire où se trouvent des fauves réservés aux chasses royales, devait être courant dans les environs des diverses capitales de l'empire perse, séleucide ou parthe[5]. Or l'armée de Julien est alors tout près de l'antique Séleucie, elle-même voisine de Ctésiphon.

2. Les textes d'Ammien seront cités d'après l'édition et la traduction de la C.U.F. (Paris, 1968-1999).

3. En 8, 1, 11 Quinte-Curce décrit un paradis qui se trouve en Bactriane, avec ses « magnifiques fauves, qu'on enferme en bandes dans des parcs et des jardins boisés de vaste étendue. Pour cela, l'on choisit de vastes forêts, que parent des sources nombreuses, aux eaux éternelles ; ces parcs sont entourés de murs, et des tours y comportent des abris pour les chasseurs » (trad. H. BARDON, Paris, 1948 ; voir aussi 7, 2, 22, mais ce passage est bien moins précis). Sur les tours des jardins romains, et leur possible origine perse, voir P. GRIMAL, *Les Jardins romains*, 1969, p. 261.

4. Plut., *Dém.* 50, 8 (914c) : *cf.* P. GRIMAL, *op. cit.*, p. 79.

5. Ce paradis est également évoqué par Zosime, 3, 23,1-2, éd. Paschoud, Paris, 1979, et vraisemblablement par Libanios (*or.* 18, 243, ed. Förster / Richtsteig). Il ne fait aucun doute que la résidence décrite par Zosime soit la même que celle du récit d'Ammien (voir intr. de F. PASCHOUD, p. XII sqq., sur la source commune d'Ammien et de Zosime) : il est question d'un « vaste parc », aux « essences variées », où évoluent des « animaux de race », lesquels sont abattus par les Romains. On découvre ensuite un « palais somptueusement orné dans le style romain », et celui-ci fut épargné pour cette raison. Si les notations sont les mêmes que chez Ammien, l'ordre de la description est différent, car il correspond chez Zosime à celui dans lequel les soldats ont pénétré dans ce paradis. — Libanios dit que les Romains s'emparèrent d'une résidence royale, sans prononcer le mot de paradis : « un palais du roi de Perse, situé sur la rive gauche du fleuve, possédant toute la beauté perse, tant pour les bâtiments que pour les jardins, les fruits des plantations, les parfums des fleurs ; en face, un parc entretenait un troupeau de sangliers, sur lesquels le Perse avait l'habitude de s'exercer ; ils régalèrent toute l'armée

b) Ammien, en 24, 6, 3, évoque peut-être un deuxième « paradis » : peu de temps après avoir investi la résidence dont nous parlions à l'instant, les Romains, dans les environs immédiats de Ctésiphon, trouvent un pavillon de repos au milieu d'un parc, « un gîte ombreux et plaisant, où l'on voit dans tous les appartements des peintures barbares, représentant le roi en train de massacrer des fauves avec une chasse nombreuse ». Ce genre d'œuvre d'art n'a rien de surprenant : il peut être rapproché de bas-reliefs assyriens, babyloniens et achéménides — pour évoquer brièvement les nombreux antécédents de l'art sassanide.

Ce domaine est sans doute aussi un paradis, bien qu'Ammien n'y évoque aucun animal vivant. Malgré cette absence, la fertilité des terres qui entourent cette résidence ainsi que sa fraîcheur ombreuse invitent à des plaisirs qui sont exactement ceux que procurent les paradis des rois ou des dignitaires perses.

Pour conclure sur ces deux passages : malgré la rapidité des notations d'Ammien, on y retrouve les traits des paradis tels qu'on les a décrits en Grèce ou à Rome d'après l'évocation du paradis de Cyrus près de Sardes, dans l'*Anabase*, ou bien d'après ce qu'Alexandre a découvert dans l'empire perse ; ou encore à partir de ce que les Romains ont visité lors de leur implantation dans l'Orient hellénistique, comme l'a bien étudié P. GRIMAL, dans son ouvrage sur les jardins romains : le *pardesh* comporte des bâtiments, qui peuvent être des pavillons et des tours destinées à chasser plus facilement, ainsi que le précise Quinte-Curce (8, 1, 11) ; tout cela se trouve au milieu d'un parc très ombreux, protégé par un enclos ; ce parc est destiné à la chasse, les jardins le sont à l'agrément et au repos, et aussi (mais Ammien n'en parle pas) à la production agricole.

Comme je l'ai laissé entendre plus haut, mon propos principal portera sur les paradis d'Ammien au sens figuré et commun qu'a pris le mot paradis aujourd'hui, à partir d'ailleurs de son sens biblique et chrétien, et non directement du sens perse : autrement dit, des lieux rêvés ou non, mais toujours idylliques et souvent lointains, où l'on désire mener une vie hors des soucis ou des angoisses du monde qui nous entoure. Cependant les parcs des *pardesh* perses du *bellum Persicum* d'Ammien ne sont pas sans rapport avec les lieux idylliques qu'il décrit en d'autres passages de son œuvre. On sait en effet que ces parcs exercèrent une influence notable sur l'imaginaire romain, et contribuèrent à créer une sorte de « mirage perse », selon une expression de P. GRIMAL [6]. Et ce mirage perse, autant que le mirage égyptien étudié par un autre savant [7], est à l'origine des rêveries d'Ammien, comme

romaine. Quant au palais, il fut brûlé » (trad. G. SABBAH, *La méthode historique d'Ammien Marcellin*, Paris, 1978, p. 262). G. SABBAH (*ibid.*) pense que le palais décrit par Libanios est le même que celui d'Ammien, 24, 5 (notamment parce que la position du parc et des bâtiments est identique dans les deux cas). Voir p. 264 sur la raison des divergences entre les récits des deux auteurs (quant au style de l'édifice et au dénouement de l'épisode) : la version d'Ammien semble la plus véridique.

6. *Jardins Romains*, p. 69.

7. C. FROIDEFOND, *Le mirage égyptien*, Aix-en-Provence, 1972[2].

de nombre d'auteurs qui l'ont précédé. On pense, bien entendu, entres autres pages littéraires célèbres, à la description du palais de l'Amour dans le conte de Psyché, chez Apulée [8].

Les lieux paradisiaques présents chez Ammien sont souvent proches de ce qu'on appelle dans la littérature latine un *locus amoenus*. Mais une de leurs caractéristiques importantes est d'être situés géographiquement : il ne sont donc pas imaginaires, du moins pas entièrement ; ils ne reposent pas non plus sur une croyance religieuse, comme celle en l'Éden. Cependant — et c'est là un point de rapprochement avec le paradis chrétien —, les paradis d'Ammien sont tous situés en Orient, à celui de la Méditerranée ou à l'Orient du monde. Ils ont donc quelque chose à voir avec l'exotisme, au sens premier du mot. Or on sait que, dans l'exotisme, les clichés sont rois, ce qui nous invite à analyser les belles images qu'Ammien met sous les yeux de son lecteur quand il évoque ces régions idylliques.

L'Égypte est prédestinée à abriter le premier de ces paradis des *Res gestae*. C'est un pays privilégié par la nature, où la terre est fertile sans qu'il tombe de pluie [9] : le soleil et l'eau du Nil suffisent à assurer sa fécondité. L'Égypte connaît même une sorte de merveilleuse inversion des climats, puisque le Nil est en crue lorsque les autres fleuves sont en période de basses eaux (22, 15, 12 [10]). Ammien n'est certes pas le premier à parler de cette curiosité, qui est même devenue un lieu commun, mais c'est néanmoins un élément important pour comprendre la façon dont notre écrivain, et d'autres que lui, imaginent un lieu paradisiaque.

L'Égypte est à bien d'autres égards un lieu d'étrangeté : c'est le pays où les monstres les plus terribles de l'Afrique, comme le crocodile, sont capables de s'adoucir et de s'apprivoiser pendant certaines fêtes religieuses [11] — ce thème des animaux amis de l'homme constitue encore un point commun avec l'Éden ou avec l'Âge d'Or. Ce dernier mythe est d'ailleurs en partie à l'origine de ce type de représentation bénéfique de l'Égypte dans toute l'Antiquité gréco-latine — un point qui a été bien étudié, et sur lequel il est inutile de revenir.

On peut même dire que les animaux égyptiens, dont le crocodile, s'apprivoisent d'une autre manière : lorsqu'ils sont stylisés sur les hiéroglyphes, à propos desquels Ammien se livre à une interprétation symbolique et religieuse ; selon celle-ci, l'écriture sacrée délivrerait une sagesse primitive, ou plutôt primordiale et initiatique [12] ; cette sagesse est d'ordre divinatoire, puisqu'elle est censée avoir prévu l'arrivée du déluge, et qu'elle fut préservée de la disparition grâce aux hiéroglyphes, écriture qui l'aurait transmise à la postérité (22, 15, 30) ; pour cette raison, elle est éminemment respec-

8. *Met*. 5, 1 et P. GRIMAL, *op. cit*., p. 80 ; on trouvera p. 79-80 d'autres références littéraires.
9. 22, 15, 13, où Ammien attribue toute la fertilité de l'Égypte à la crue du Nil.
10. Sur les dates de la crue, voir Ammien, C.U.F., t. 3, 1996, note 1014 (J.-D. BERGER).
11. 22, 15, 17, et note *ad loc*.
12. J.-D. BERGER, dans Ammien, C.U.F., t. 3, p. LX sqq. et note 1060.

table aux yeux d'Ammien ; elle l'est aussi parce que les philosophes grecs se seraient fondés sur cette sagesse pour développer la leur.

Mais cette terre de merveilles recèle un lieu d'élection, que l'on peut lui aussi qualifier de paradis : Canope, à la fois sanctuaire et lieu de plaisance ou de plaisir, relié à Alexandrie par un canal. La description d'Ammien s'inspire directement de celle de Strabon (et non pas de Pline ou de Solin, qui sont pourtant les sources les plus utilisées par l'historien à propos de l'Égypte) [13]. Le mot d'*amoenus locus* y est prononcé, ce qui ne laisse pas de doute quant au caractère de cliché de ces lignes. La caractéristique qu'il faut retenir pour la suite de ce propos est la présence de brises, d'un ciel ensoleillé, bref d'un climat salubre (Alexandrie, toute proche, est d'ailleurs favorisée par les mêmes avantages climatiques). Mais Ammien parle moins que Strabon de ce qui fait un élément important du *locus amoenus* de Canope, c'est-à-dire de l'eau, et notamment du canal, sur lequel on naviguait en barque, par plaisir ou pour se rendre au sanctuaire de ce lieu. Cela montre que l'eau est pour lui un élément moins essentiel à la création d'un lieu paradisiaque que pour d'autres auteurs. Mais il est vrai qu'on peut l'y trouver, par association d'idées, dans les « brises » *(aurae)* qui soufflent sur cette côte, et qui viennent de la mer. Selon Ammien, tous ces avantages font que les visiteurs de Canope ont l'impression de se trouver « hors de notre monde ». C'est là donner une définition à la fois du paradis et de l'exotisme.

L'origine de cette description, comme on le sait, n'est pas seulement littéraire, elle est aussi iconographique. Les plaisirs de Canope sont maintes fois traités par l'art hellénistique et romain, si bien qu'il est devenu habituel de parler de scène canopique, autant que de scène nilotique. Ici, on évoquera surtout la partie inférieure de la fameuse mosaïque de Palestrina (qui ornait à l'origine une des multiples salles du sanctuaire de Préneste) ; mais on pouvait voir dans tout le monde romain de nombreuses scènes traitant des plaisirs de Canope, sur des fresques ou sur des mosaïques. Cependant, Ammien se montre, dans son texte, beaucoup plus sobre que ne le sont habituellement les scènes canopiques, foisonnantes et surchargées de figures humaines, animales ou végétales. Cette économie de moyens est un trait récurrent du paradis tel que le conçoit Ammien.

Plus loin vers l'Orient, dans la Perse décrite par Ammien en 23, 6, on trouve un autre lieu paradisiaque. Mais il faut alors prendre au sens large le mot *Persis* qui figure en tête de ce chapitre. C'est la « Perse » telle que l'entend Ammien dans ce long exposé — en fait presque toute l'Asie, puisque les contrées qu'ils décrit s'étendent jusqu'à l'Extrême-Orient, très loin, donc, des frontières de l'empire perse. L'empire perse lui même, en ce chapitre, contient d'ailleurs quelques régions fort agréables — et qui ne sont pas seulement les parcs des « paradis » royaux dont nous avons parlé. C'est

13. *Ibid.*, note 1054. À propos de Canope, Solin ne parle que du pilote Canopus, et donc de l'étiologie du nom de ce site égyptien (Solin, 31, 1 éd. Mommsen, Berlin, 1895[2]).

une terre souvent féconde et riche (le bonheur antique vient souvent de la terre, puisque la fertilité est la condition même de l'existence humaine). Cette fertilité est symboliquement résumée dans les lignes où Ammien parle des amours prolifiques des palmiers [14]. L'armée romaine, durant l'expédition de Julien en 363, s'est arrêtée dans plusieurs de ces lieux plaisants, qui allient une terre fertile à de larges fleuves, à moins que ce ne soient ces canaux si nombreux entre le Tigre et l'Euphrate (24, 5, 1 ; 24, 6, 1). L'historien d'Antioche évoque aussi d'autres contrées de ce genre dans l'empire perse, plus loin vers l'Est, comme la Bactriane ou la Margiane [15].

Mais ces *loci amoeni* ne peuvent être qualifiés de paradis : le plus souvent, il y manque quelques avantages naturels, notamment la pureté de l'air et du ciel. Il n'est d'ailleurs jamais dit qu'on croit y être « hors de notre monde ». En effet, ces régions sont trop étroitement liées à cet empire ennemi qu'est la Perse, dont la partie mésopotamienne se transforme vite en enfer pour les Romains. Il le devient de manière naturelle, à cause de la venue de l'été, et des mouches et des moustiques qui viennent s'ajouter à la chaleur (24, 8, 3) ; il devient aussi un enfer par la main de l'homme, puisque les Perses utilisent la tactique de la terre brûlée pour affamer les Romains. Ainsi, le feu réduit rapidement en cendres ces paradis trompeurs du Proche-Orient.

C'est donc en dehors de l'empire perse, hors de portée de l'armée romaine, que l'on trouvera de véritables paradis, d'autres paradis que celui que nous venons de placer en Égypte. Tout d'abord au sud de la Mésopotamie, en Arabie Heureuse (23, 6, 46), située par les Anciens dans le Sud de la péninsule arabique (mais chez Ammien, au § 45, il n'y a pas autant de précision géographique). Le pays des *Arabes beati*, bien connu pour être celui des parfums — ce que rappelle Ammien —, réunit toutes les caractéristiques du *locus amoenus* paradisiaque : les « richesses de l'un et l'autre élément » (la terre et l'eau), des « ports aux eaux calmes », des « sources très salubres » aux eaux chaudes, des « fleuves limpides » (on est avec Ammien très loin du Yémen actuel), un « climat tempéré et salubre », si bien que rien ne semble manquer aux indigènes « pour être parfaitement heureux ». Cette conclusion rappelle celle de la description de Canope, lorsque Ammien écrivait qu'on avait l'impression de s'y trouver hors de notre monde.

On repère même, dans cette évocation de l'Arabie Heureuse, un rappel discret de l'Égypte : sur l'île d'Organa, aujourd'hui Masira, « le long du

14. 24, 3, 12-13 : « on ajoute aussi que les palmiers femelles procréent lorsqu'ils ont été imprégnés par la semence des mâles ; on raconte qu'ils prennent plaisir à ces amours mutuelles et que cela ressort clairement du fait qu'en se penchant l'un contre l'autre ils ne se laissent pas séparer, même par le souffle de vents violents… »

15. 23, 6, 56-57 : « la plupart de ces régions, tout comme la Margiane sont… fertiles en produits du sol… ». À propos des Bactriens et de peuples voisins : « leur pays est baigné de cours d'eau au réseau serré. »

rivage d'Oman » [16], donc tout près de la côte d'Arabie, on peut voir un Sérapéum (§ 47). Ce sanctuaire a sans doute existé (Ptolémée en parle [17]) : il nous rappelle l'importance des commerçants égyptiens dans les relations avec l'Extrême-Orient et avec l'Inde, ainsi que la diffusion des cultes isiaques dans le monde antique, comme l'a bien vu J. FONTAINE dans son édition du livre 23 [18]. Ainsi donc, si la description de l'Arabie Heureuse est en partie imaginaire et clichée, il faut noter encore une fois qu'Ammien reste très sobre, et qu'il ne recourt jamais au merveilleux. C'est l'association de plusieurs éléments, dont aucun n'est invraisemblable, qui produit ce sentiment paradisiaque.

En fait, comme c'est le cas à propos de l'Égypte, Ammien fait subir à ses sources littéraires un traitement original. Si l'on veut se livrer au jeu de la *Quellenforschung* à propos de l'Arabie Heureuse d'Ammien, on arrive à la conclusion qu'il a lu Strabon et Ptolémée, comme il l'a fait pour Canope et l'Égypte, mais qu'il résume tellement Strabon qu'on peut parler d'une création originale. La source qui est habituellement la plus pratiquée par Ammien, c'est-à-dire Solin, est peu loquace sur l'Arabie [19]. Mais il arrive aussi à l'historien d'Antioche d'utiliser directement Pline l'Ancien : or ce dernier, à la suite de Strabon, évoque de nombreux peuples et villes d'Arabie, en une liste plutôt sèche [20] : Ammien se limite à sept noms de cités ; alors que Pline traite longuement des parfums et des pierres précieuses de cette région [21], Ammien se contente de mentionner les premiers en quelques mots : au livre 5, 65 de *l'Histoire naturelle*, l'Arabie est nommée *odorifera illa ac diues et beatae cognomine incluta*, mais Pline n'écrit rien de plus, à l'inverse d'Ammien, sur le bonheur qui naîtrait de cette richesse.

Au contraire, peut-on dire, car Pline va jusqu'à critiquer le terme de *felix*, communément accolé à celui d'*Arabia* [22] : selon lui, cette félicité est bien douteuse, puisqu'elle est liée aux « dieux infernaux », qui réclament l'encens et les aromates arabes pour les défunts. D'autre part, si l'Arabie produit perles et pierres précieuses (§ 84), cela ne veut pas dire qu'elle soit un paradis : Pline, en effet, critique violemment ces productions, ou plutôt le goût du luxe qui en naît chez les Romains, lesquels — dit-il — achètent trop de matières précieuses aux Arabes, aux Indiens et aux Sères [23]. Ces trois peuples sont présents dans la géographie paradisiaque d'Ammien et de

16. J. FONTAINE, éd. Ammien, t. 4, 2, n. 212.
17. *Ibid.* Voir Ptolémée, 6, 7, 46.
18. J. FONTAINE, *ibid.*
19. Solin parle des parfums et du phénix, qui naît en Arabie (Solin, *éd. cit.* 33, 5 sqq., en part. 11-14 sur le phénix).
20. Voir par exemple Pline, 6, 154-158 et *passim* ; *cf.* Strabon, 16, 4, 2 sqq.
21. Sur les parfums d'Arabie, voir, parmi de nombreux passages de Pline, livre 12, 50, 51 et *passim*. Sur les pierres précieuses, livre 36, 59, 62, etc. et surtout livre 37 (voir *index nominum* de l'éd. E. de Saint-Denis, Paris, C.U.F., 1972, s. v. *Arabia*).
22. Pline, 12, 82.
23. *Ibid.* 84.

certains de ses devanciers, comme nous le verrons pour les Indiens décrits par Quinte-Curce. Mais, chez Pline, la mention de ces nations est liée à une diatribe contre le luxe, traditionnelle dans la littérature latine, mais qui n'est pas reprise par Ammien dans son évocation de l'Arabie. Celui-ci transpose plutôt dans cette région, en les amplifiant, les notations que l'on trouvait dans sa description de Canope et d'Alexandrie.

Le dernier paradis évoqué dans le chapitre 23, 6 est aussi le plus oriental. C'est le pays des Sères, qu'il est d'usage d'identifier à la Chine, ou à une partie de celle-ci. La géographie paradisiaque de l'écrivain connaît d'ailleurs des étapes entre l'Arabie Heureuse et la Chine, comme c'était déjà le cas entre Canope et l'Arabie. Au nord-ouest de la Chine, plusieurs régions comportent des traits paradisiaques, comme celles des Rabannes, des Asmiréens et des Issédons, entre autres peuples cités par Ammien[24]. Ces régions pourraient s'étendre entre la Mongolie actuelle et le bassin du Tarim ; elles sont incontestablement proches de la Chine, mais s'agit-il déjà de celle-ci aux yeux de l'historien d'Antioche, comme le dit J. FONTAINE[25] ? Ammien est trop imprécis pour qu'on puisse donner une réponse. Leurs habitants ne portent pas le nom de Sères (§ 66), mais notre auteur mentionne au milieu de ces régions une ville nommée Sera[26], avant de parler des « Sères eux-mêmes » (*ipsi Seres*, § 66) : cela semble vouloir dire qu'il existe une *Serica* englobant plusieurs peuples, dont les Sères eux-mêmes, comme la Chine, au sens politique et historique du mot, contient d'autres ethnies que les Chinois.

La Sérique réunit, comme l'Arabie Heureuse, toutes les caractéristiques du lieu paradisiaque : tout d'abord des eaux abondantes (deux fleuves importants sont nommés au § 65) ; ensuite, des habitants qui « jouissent d'une température agréable et salubre, d'une atmosphère pure, de douces brises au souffle extrêmement plaisant, et d'une abondance de forêts où la lumière ne pénètre qu'à peine dans les sous-bois » : on retrouve ici l'image du parc ombreux qui est celle des parcs royaux perses.

Comme l'Arabie Heureuse pour les parfums, la Chine est surtout réputée pour la production de la soie, dont Ammien, en aristocrate un peu pincé, note, avec quelque exagération, qu'elle s'est répandue dans toutes les classes de la société romaine. On peut rapprocher cette phrase de la diatribe de Pline l'Ancien contre le luxe venu d'Orient (la Sérique y était nommée), mais Ammien est infiniment plus discret et plus allusif que l'encyclopédiste, et sa critique feutrée ne se situe pas sur le même plan. En tout cas, les Sères d'Ammien ne pâtissent pas de cette remarque.

24. 23, 6, 65-66 : ces régions « regorgent à satiété de moissons, de bestiaux et d'arbres fruitiers. Cette glèbe est féconde… ».

25. Ammien, C.U.F., t. 4, 2, note 238.

26. 23, 6, 66 : cette ville pourrait être Lan-Tchéou (Lanzhou), sur le fleuve Hoang-Ho (J. FONTAINE, n. 244).

Ils sont en effet « fort pacifiques » — J. FONTAINE dit avec humour que la Chine d'Ammien est déjà le pays du sourire, et il note aussi que ce bonheur revêt une tonalité stoïcienne [27] : ce peuple est le « plus sobre de tous » (§ 68), « il évite le commerce de tous les autres mortels » ; il s'abstient notamment d'acheter des produits étrangers, source de corruption bien connue, et se contente de pratiquer tout au plus un troc muet, sans adresser la parole aux commerçants étrangers. Tout cela signifie qu'en Sérique, on n'a pas simplement l'impression de vivre en dehors de notre monde, on y est réellement — comme en un paradis terrestre.

La description des paradis orientaux d'Ammien ne trouve pas sa source chez un auteur particulier mais, d'une manière générale, dans les rêveries hellénistiques sur l'Égypte, la Perse et, en général, l'Orient. Pline et Solin sont utilisés par Ammien, mais certains passages du second auteur ont été agencés par lui d'une manière originale. En fait, à propos de l'Arabie et de la Chine, il n'y a pas vraiment de source directe, a fortiori de source unique : Ammien ne fait qu'appliquer des clichés de même nature à des contrées différentes, en les accentuant au fur et à mesure qu'il va vers l'Orient.

Il est facile de montrer que ce tropisme asiatique de la géographie paradisiaque d'Ammien a de nombreux antécédents littéraires, qu'il serait trop long de passer en revue ici et qui, du reste, ont été étudiés. Les civilisations méditerranéennes, qu'il s'agisse des Gréco-Latins ou des Hébreux, ont souvent recherché leur Éden à l'Orient. Mais il est somme toute peu fréquent d'imaginer, comme le fait Ammien, une géographie non pas *du* paradis, mais *des* paradis exotiques, et, de plus, une géographie qui repose sur des « échelles », des étapes précisément situées : on pourrait les repérer sur un itinéraire qui va du Proche-Orient à l'Extrême-Orient, comme celui des marchands qui suivaient la route de la soie ou celle des épices.

Cette géographie paradisiaque, avec ses étapes vers la Sérique, est donc très élaborée chez Ammien, mais elle n'est pas tout à fait sans exemple. Sans qu'on puisse, là encore, parler de source directe ou d'imitation de la part de notre auteur, on trouvait la même tendance et la même démarche chez Quinte-Curce. Chez l'historien d'Alexandre, la terre d'origine de cette rêverie paradisiaque est aussi l'Égypte ; non pas l'Égypte de Canope, car ce lieu n'était à l'époque d'Alexandre qu'un village de fellahs, mais l'oasis de Siwa, décrite lorsque Alexandre s'y rend pour consulter l'oracle d'Hammon (Hist. 4, 7). Cette oasis est décrite comme le type même du *locus amoenus*, avec son climat salubre et ensoleillé, ses ombrages profonds, reposants après la marche des Macédoniens dans le désert, ses sources tièdes enfin : « le temple s'abrite sous un dôme de feuillage, dont les rayons du soleil percent avec peine l'ombre épaisse ; nombre de sources alimentent la forêt… En outre un climat tempéré… fait régner sur toutes les saisons une égale salubrité. » Tous ces traits se retrouveront dans les divers lieux paradi-

27. Note 244.

siaques d'Ammien : Canope et Alexandrie pour la salubrité du climat, l'Arabie et la Sérique pour cette même salubrité, à laquelle s'ajoutent les sources ou les cours d'eau bienfaisants et les forêts ombreuses ; en ce qui concerne la Sérique, on peut même se demander si l'une des notations d'Ammien n'est pas un rappel discret de Siwa chez Quinte-Curce [28] : mais encore une fois, il n'y a pas là imitation, puisque Ammien, avec l'expression *abunde siluae sublucidae* [29], utilise des termes originaux, fort différents de ceux de Quinte-Curce : *uix in densam umbram cadente sole* [30] ; l'adjectif *sublucidus*, comme tous les adjectifs en *sub-*, est typique d'Ammien, même s'il ne l'a pas créé [31].

Mais ce qui fait de Siwa un paradis, plus que tout le reste, c'est une sorte de prodige, qui inverse le cours de la nature : les eaux des sources de l'oasis sont fraîches en plein midi et tièdes à minuit (§ 22) — pour le plus grand plaisir de ceux qui s'y baignent. Cette inversion du cycle naturel semble, chez Quinte-Curce et Ammien — mais ce ne sont là que deux exemples — fonder l'image qu'ils se font d'un lieu paradisiaque. Chez Ammien cette inversion concerne même toute l'Égypte, puisque le Nil entre en crue et féconde la terre en plein été, au contraire de ce qui se passe ailleurs [32].

La géographie paradisiaque de Quinte-Curce obéit au même tropisme oriental que celle d'Ammien, mais, nécessairement, les étapes et le lieu ultime n'en sont pas les mêmes, puisque Quinte-Curce suit l'itinéraire d'Alexandre, tandis qu'Ammien, dans sa digression de 23, 6, s'affranchit largement de celui de Julien.

Arrivé en Inde, Alexandre longe l'Indus, un fleuve qui, par certains de ses traits, rappelle la façon dont les Anciens, et Ammien à leur suite, décrivaient le Nil : « il s'empêtre aussi dans des roches, qui refoulent souvent ses eaux…, il forme des marais et des îles [33] ». Mais c'est un fleuve appartenant peut-être au bassin de l'Indus, le Diardinès [34], qui est explicitement rapproché du Nil (8, 9, 9) : « outre des crocodiles, comme le Nil, il héberge aussi des dauphins et des bêtes inconnues partout ailleurs » (plus tard, Ammien, à propos du Nil parlera non seulement des crocodiles, mais de mystérieuses bêtes « semblables à des dauphins » qui éventrent les crocodiles susdits [35]). Plus loin, Quinte-Curce parle aussi du rhinocéros (§ 16),

28. Quinte-Curce 4, 8, 16 et Ammien 23, 6, 67.

29. « Abondance de forêts où la lumière ne pénètre qu'à peine dans les sous-bois. »

30. « Les rayons du soleil percent avec peine l'ombre épaisse. »

31. Voir portrait de l'aristocrate romain Probus en 27, 11, 5 : *subamarum arridens* (« avec un sourire un peu amer »). *Sublucidus* apparaît, avant Ammien, chez Apulée, *met*. 6, 3, 3.

32. Pline le Jeune évoque déjà l'inversion du cycle naturel des saisons comme une sensation heureuse dans la description de sa villa de Toscane, lorsqu'il en vient à parler de l'hypocauste et des thermes (*epist*. 5, 6, 25) : « si le temps est nuageux (le chauffage souterrain) envoie de la chaleur pour remplacer le soleil. »

33. Quinte-Curce, 8, 9, 6-7. Voir Amm. 22, 15, 9 et 11-12 (*cf*. Pline, *Hist. nat*. 5, 48 et Solin 32, 2), et aussi Orose 1, 2, 28.

34. Impossible à identifier avec certitude : voir H. BARDON, note *ad loc*. dans son éd. de Quinte-Curce (*op. cit*.) ; J. ANDRÉ et J. FILLIOZAT, *L'Inde vue de Rome*, Paris, 1986, note 74.

35. Amm. 22, 15, 18 ; voir notre annotation sur ces animaux.

comme pour compléter cette scène nilotique. L'Indus et le Diardinès, si on en réunit les traits, forment donc une sorte de Nil indien.

Mais, comme à Siwa, comme dans l'Égypte d'Ammien et de ses devanciers, il n'y aurait pas de sentiment exotique s'il n'y avait un climat idyllique accompagné de quelque phénomène d'inversion des saisons. À propos de l'Inde du Nord visitée par Alexandre, cette inversion est mentionnée explicitement par Quinte-Curce (8, 9, 12) : « l'Aquilon… ne pénètre pas dans l'intérieur, qui, de la sorte a une douce température pour la croissance des récoltes. Mais, en ces pays, les éléments bouleversent si bien l'ordre normal des saisons qu'ils ensevelissent l'Inde sous les neiges, alors que, ailleurs, l'ardeur du soleil brûle tout. » Quinte-Curce ne sait pas expliquer ce phénomène. Ses dires viennent-ils de textes et de récits évoquant les neiges éternelles de l'Himalaya, qui semblent confirmer la théorie de l'inversion des climats imaginée par les Anciens [36] ? Toujours est-il que ce trait rapproche encore l'Inde de l'Égypte. D'autres éléments encore vont dans ce sens (8, 9, 14-15) : comme les Égyptiens, les Indiens cultivent le lin (qui habille, comme on sait, les prêtres égyptiens et d'autres indigènes de ce pays). Mais c'est l'écorce de certains arbres des pays de l'Indus que Quinte-Curce compare à la production la plus réputée de l'Égypte, le papyrus (« les tendres écorces des arbres, exactement comme le papyrus, sont susceptibles d'être écrites »). Cet arbre n'est autre que le bouleau, « abondant au Cachemire » [37].

Étant donné toutes ses ressemblances avec l'Égypte, on ne s'étonnera pas que cette région de l'Indus soit évoquée comme un paradis, mais un paradis qui, comme l'Égypte, comporte quelques risques, puisque la présence des crocodiles n'a rien de vraiment idyllique : de plus, les crocodiles indiens ne semblent pas susceptibles de s'adoucir, comme en Égypte. En revanche, l'Inde jouit « d'eaux paisibles (qui) suivent un cours lent et mesuré », on y trouve pierres et métaux précieux, parfums et bien d'autres merveilles qu'il est inutile d'énumérer.

Alexandre approche alors du terme de son expédition, du point où il sera obligé de rebrousser chemin. Avant de livrer ses derniers combats dans les pays de l'Indus, puis de quitter ces régions paradisiaques, mais néanmoins inquiétantes pour le commun des soldats macédoniens, Alexandre passe encore un fleuve (9, 1, 8), l'Acésinès, qui appartient au bassin de l'Indus [38], et pénètre « au cœur de l'Inde » (on sait en fait qu'Alexandre n'est alors qu'au Nord du sous-continent et plus précisément entre le Cachemire et le nord du Pakistan actuel). Passé ce fleuve, on entre dans un nouveau lieu paradisiaque, qui, lui aussi, comporte tous les traits du *locus amoenus*, du moins en apparence : comme en la plupart de ces endroits idylliques, on y

36. Par Parménide, voir Ammien, C.U.F., t. 3, note 1008. Sur les neiges éternelles et la douceur de certaines vallées du Cachemire, voir André / Filliozat, *op. cit.*, note 75.

37. André / Filliozat, note 76.

38. L'Asikni, aujourd'hui le Chenab, voir André / Filliozat, carte hors-texte.

traverse des forêts profondes (§ 9 « leurs arbres altiers, qui s'élevaient à une hauteur extraordinaire, les rendaient opaques », comme ceux de Siwa ou de la Sérique d'Ammien — ou encore ceux des *pardesh*) ; on y jouit d'un ensoleillement dont l'effet est tempéré par les « eaux (qui) coulent des sources avec abondance » (§ 11) ; tout cela crée un « climat sain » (*caeli temperies salubris, ibid.*), expression qui est le leitmotiv perpétuel de ces évocations, chez Ammien de même que chez Quinte-Curce. Pourtant, comme dans la région de l'Inde que nous avions précédemment évoquée, l'atmosphère idyllique n'est pas sans mélange, puisqu'on y trouve « abondance de serpents, dont les écailles reproduisaient l'éclat de l'or ; il n'est pas un venin plus dangereux » (§ 12) ; mais ce danger même rapproche encore l'Inde de l'Égypte. En ce pays en effet, chez Ammien et chez les auteurs dont il s'inspire, comme Solin, on trouve aussi nombre de reptiles, nommés avec précision, comme dans la description des serpents de Libye au chant IX de Lucain [39].

Qu'on ne s'y trompe pas : en rapprochant ces pages d'Ammien et de Quinte-Curce, je n'ai pas voulu dire que le premier s'est inspiré du deuxième, ni, a fortiori, qu'il l'a imité. Les sources d'Ammien, dans les passages dont j'ai traité, sont multiples et rarement reprises avec servilité. En fait, plutôt que d'identifier celles-ci, le plus important est de constater que Quinte-Curce et Ammien relèvent de la même typologie de l'exotisme, qui crée une sorte de géographie paradisiaque, où la nature présente toujours à peu près les mêmes caractéristiques idylliques. L'Égypte et ses alentours semblent être la terre d'origine de ces rêveries paradisiaques. Mais on connaît bien la tendance des Grecs et des Latins à projeter leurs rêveries dans des régions de plus en plus lointaines et imaginaires : Quinte-Curce et Ammien en sont deux exemples parmi d'autres, car il faudrait aussi parler de Strabon, de Pline, de Solin, etc. : la recherche d'un *orbis alius* toujours plus lointain est un trait commun de l'imaginaire antique et même universel.

Il existe pourtant des différences notables entre les paradis orientaux de Quinte-Curce et ceux d'Ammien . Pour le premier, le lieu le plus oriental de son œuvre, l'Inde, n'est pas un paradis sans mélange. Siwa est en fait plus paradisiaque que l'Inde, qui reste inquiétante. C'est le contraire chez Ammien, pour qui la Sérique représente un paradis absolu, tandis que l'Égypte — en dehors de Canope et d'Alexandrie —, est souvent étrange et parfois inquiétante.

Mais ce qui est commun aux deux auteurs est d'avoir créé une sorte d'itinéraire des lieux paradisiaques, qui conduisent, par étapes successives, jusqu'aux Indiens ou aux Sères. Chez Ammien cette recherche est particulièrement bien structurée en « échelles », et naît sans doute de la volonté de créer, à côté de l'itinéraire de Julien en Mésopotamie, qui finit par un

39. 9, 761-838 et *passim* dans la suite de ce chant.

désastre, un autre itinéraire, bénéfique celui-là, qui permette de trouver le bonheur dans un univers différent de celui, fort angoissant, que connaissent Ammien et ses contemporains. C'est pourquoi le lieu le plus lointain est aussi le plus heureux : l'Égypte, trop proche, ne peut être le lieu d'un bonheur sans mélange ; c'est à la Sérique qu'est réservé le privilège de devenir à la fois un paradis terrestre et une utopie.